

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 127 — Samedi, 9 octobre 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LA LEÇON

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 9 octobre 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Que penser de la vie ? par Ed. Ch. — A madame George Fullum, par W. Chapman. — Primes du mois de septembre. — Montmort et Croix-Dieu, par Aimé Giron. — Un bal à Grenade, par F. de Nocé. — Théâtres et amusements. — Récréations scientifiques. — La mode. — Récréations de la famille. — Rébus. — Feuilleton : Les deux sœurs (suite).

GRAVURES : La leçon. — Rencontre de deux trains, près de Silver Creek, état de New-York. — Enlèvement des morts et des blessés. — Montmort et Croix-Dieu. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

|                       |      |
|-----------------------|------|
| 1 <sup>re</sup> Prime | \$50 |
| 2 <sup>me</sup> "     | 25   |
| 3 <sup>me</sup> "     | 15   |
| 4 <sup>me</sup> "     | 10   |
| 5 <sup>me</sup> "     | 5    |
| 6 <sup>me</sup> "     | 4    |
| 7 <sup>me</sup> "     | 3    |
| 8 <sup>me</sup> "     | 2    |
| 86 Primes, à \$1      | 86   |

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS

COMME son ancêtre Louis XII, le duc d'Aumale ne se souvient pas des injures faites au prince d'Orléans, mais plus grand encore peut être que son illustre aïeul, il ne se contente pas d'oublier la faute que ses ennemis ont commise à son égard, il fait un présent royal à cette France qu'il aime tant, et qu'on lui défend de revoir.

A peine a-t-il touché la terre de l'exil, sa première pensée est pour son pays, pour les écrivains et les artistes.

Le duc d'Aumale vient en effet de donner instruction à son notaire de communiquer au président de l'Institut de France, une clause de son testament, fait le 3 juin 1885, se rapportant au domaine de Chantilly, qu'il lègue à l'Institut.

L'événement vaut la peine qu'on l'examine en détails, car tout ce qui touche aux lettres et aux arts intéresse le monde entier, et jamais don plus magnifique n'a été fait à aucune nation.

\*.\* Cette partie du testament du fils de Louis-Philippe est ainsi conçue :

" Désirant conserver à la France le domaine de Chantilly, avec ses forêts, ses pelouses, ses eaux, ses constructions et tout ce qu'elles renferment, y compris les trophées, peintures, livres, archives et objets d'art, j'ai résolu d'en confier le dépôt à l'illustre corps qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs.

" En conséquence je donne et lègue à l'Institut de France, sous les conditions suivantes, le domaine de Chantilly tel qu'il sera le jour de ma mort, à charge par le légataire de le conserver dans le même état.

" Après avoir couvert les frais d'entretien, l'Institut emploiera le surplus des revenus ; d'abord à l'acquisition d'objets d'art ; de suite, en pensions et aide pécuniaire aux écrivains et aux artistes, enfin à l'établissement d'un fond spécial destiné à aider et à encourager ceux qui se vouent à la carrière des lettres, des sciences et des arts.

" Les galeries et collections de Chantilly seront nommées Musée Condé et ouvertes au public."

Dans une lettre autographe le duc d'Aumale autorise l'Institut à prendre immédiatement possession de Chantilly.

\*.\* Le château de Chantilly est un des palais les plus merveilleux du monde.

Le domaine date du douzième siècle, mais la célébrité du château date surtout du grand Condé, c'est là qu'il reçut la visite de Louis XIV et dépensa plus de deux cent mille écus dans les fêtes immortalisées par la lettre où madame de Sévigné a raconté le retard de la marée, la douleur et la mort de Vatel.

Chantilly, dit D'Argenville, réunit tout ce que la nature et l'art peuvent produire d'agréable pour former un des plus beaux lieux du monde. L'art y est tellement caché que les aimables aspects qu'il présente de tous côtés paraissent n'être dus qu'à la nature, qui y étale de toutes parts un spectacle varié, également nouveau et toujours charmant. Les plaines, les bois et les coteaux que renferme le parc y offrent les plus agréables paysages. Les cascades, les parterres, les îles et les bosquets forment ensemble la vue la plus délicieuse qui puisse s'offrir à l'imagination.

Les écuries sont les plus belles connues. On lit à ce propos dans Mercier : on a dit du duc de Bourbon qui a bâti ces superbes écuries, édifice inférieur au château qu'il habitait, que sûrement ce prince croyait à la métépsychose, c'est un brutal bon mot.

\*.\* La forêt de Chantilly est d'une contenance de plus de cinq mille arpents. Douze routes ayant près d'une lieue de longueur, rayonnent d'un rond point, nommé la Table, à cause d'une énorme table en pierre qui en occupe le centre.

C'est dans cette forêt que se trouvent les étangs de Commelle et un charmant petit castel gothique connu sous le nom de "Château de la Reine Blanche," qui occupe l'emplacement d'un château habité par Saint-Louis et sa mère, la Reine Blanche.

Chantilly, dévasté pendant la révolution, fut confisqué sous le premier empire, puis rendu à ses propriétaires, pour être confisqué de nouveau, en 1852, par Napoléon III, qui le vendit à des banquiers anglais pour onze millions. La République, en 1870, rendit ce château au duc d'Aumale, qui vient enfin de l'offrir à l'Institut de France.

La valeur de ce domaine est difficile à établir, mais je crois que le prix de vingt-cinq millions, donné par quelques-uns, est fort au-dessous de ce qu'il vaut.

\*.\* L'Armée du Salut nous envahit de plus en plus, et c'est très fâcheux, car si le nom est ronflant, les tambours et les trombones dont elle se sert le sont plus encore, au grand ennui des oreilles des citoyens des villes dont elle cherche à prendre possession.

Le général Booth, qui s'est acquis une très jolie position de fortune, après s'être donné le titre qu'il porte aussi fièrement que s'il était un Napoléon, a été l'objet d'une réception enthousiaste, la semaine dernière, à Toronto, et, détail qui a lieu de nous intéresser, il a remis des drapeaux au détachement qui va s'établir à Québec.

On a tiré des coups de fusil, on a lancé un feu d'artifice et exhorté force discours.

Tout cela est très joli, je crois que le but de cette association n'est pas mauvais, et que si ces gens-là sont très ennuyés, ils sont animés des meilleures intentions, mais je me défie un peu.

En fin de compte, tout en admettant leur bonne foi, je ne vois pas trop l'utilité de se déguiser et de faire du tapage dans les rues, quand ils pourraient arriver au but qu'ils sont sensés se proposer, en employant les moyens connus et enseignés par l'Eglise.

S'ils se figurent avoir inventé quelque chose, ils se trompent singulièrement.

\*.\* Les parisiens, gens très légers dit-on, mais à coup sûr de beaucoup de bon sens, ont eu déjà plusieurs fois la visite des tirailleurs de l'Armée du Salut, mais la réception qu'ils ont faite à ces énergumènes, a complètement dégouté ceux-ci.

Ils ont reconnu que le terrain ne valait rien pour eux.

Cependant, les journalistes de Paris s'occupent d'eux de temps en temps, et à propos du mariage du colonel Booth qui a eu lieu dernièrement à

New-York, un rapporteur a commis un des plus horribles à peu près dont j'ai connaissance.

Après avoir rappelé qu'il existait déjà, la maréchale Booth, il fait remarquer qu'elle aura une hononyme dans la personne de la femme du colonel, et conclut en disant : — Ce qui assure à l'Armée du Salut une paire de Booth.

Je sais bien que c'est pas millionnaire, mais pour un français, ce jeu de mots prouve déjà une certaine connaissance de la langue anglaise.

\*.\* Il y a des gens qui ont un aplomb vraiment digne d'admiration... ou de pitié.

Un comité formé dans le but d'organiser une course qui doit avoir lieu prochainement entre Hanlan et Hossmer, a eu la colossale idée de demander au conseil de ville de Québec, une misère, un millier de dollars pour encourager la chose.

Les Québécois, qui ne sont pas des fous, ont carrément refusé.

En vérité je ne comprends pas qu'il puisse exister des gens qui se mettent en tête de nous faire croire qu'on doit admirer des rameurs à l'égal d'hommes intelligents.

Et cependant ils sont nombreux.

Hanlan et Hossmer sont, j'en suis persuadé, des hommes très honnêtes et très recommandables qui ont fait leur fortune en exploitant l'engouement des amateurs de l'aviron, mais il me semble qu'ils doivent être satisfaits du résultat et s'en contenter, sans venir encore demander de l'argent à une corporation municipale qui n'a déjà pas trop de fonds.

Les fanatiques de la rame viendront nous dire que la ville bénéficie de ces fêtes, en ce sens qu'elles attirent du monde.

Le raisonnement n'est pas entièrement juste, car ceux qui retirent des profits de cette affluence d'étrangers sont en petit nombre, puisque ce ne sont que les hôteliers.

Qu'on fasse souscrire ces derniers, je n'y vois aucun inconvénient.

\*.\* Nous voici entrés complètement dans la période aigüe des élections.

La politique absorbe tout, les affaires vont comme elles peuvent, les agents des candidats jubilent, les hôteliers voient leurs recettes doubler à cause des nombreuses assemblées, on discute, on s'injurie, on se chamaille et chacun se vante d'avoir écrasé, écrabouillé, écornifistibulisé son adversaire.

La langue verte devient trop pauvre pour traduire les sentiments que les politiciens éprouvent les uns pour les autres et tout le monde est sûr de la victoire.

Cependant tout cet enthousiasme va se refroidir dans quelques jours, car si j'en crois la liste des candidats, il n'y en a pas moins de cent trente à cent quarante.

Combien sur ce nombre vont être battus ? un peu plus de la moitié, puisqu'il se trouve en certains comtés jusqu'à quatre candidats, et le lendemain ou le surlendemain nous aurons encore le plaisir de lire en certains journaux le vieux cliché : "La corruption a fait son œuvre....."

Certes les manœuvres corruptrices ont toujours une certaine influence dans les élections, chacun sait ça, mais ce que l'on sait, ou plutôt ce que l'on remarque moins, c'est la conséquence des nombreux discours que l'on inflige aux malheureux électeurs pendant une période électorale.

En admettant que l'on ait prononcée dix discours dans chaque comté, par semaine, depuis deux mois, — et je suis bien modeste — on arrive à prouver que les mêmes choses ont été répétées plus de cinq mille fois.

S'il n'y a pas là de quoi complètement abrutir les cervelles les mieux équilibrées, je n'y comprends plus rien.

Et on s'étonne après cela que parfois des électeurs viennent dire le matin même de l'élection qu'ils ne savent pas encore pour qui ils voteront !

Mais c'est tout naturel.

\*.\* Moins de discours et un peu plus de bonnes raisons me semblerait un moyen plus pratique de conviction.

Voici un exemple que je propose à tous les candidats présents et à venir.

C'est très court et au moins on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

La chose se passe en France et il s'agit d'une élection. Un candidat a fait placarder dans toutes les municipalités du canton l'affiche suivante :

Messieurs et chers concitoyens,

Cédant à vos justes sollicitations, M. le préfet a pris un arrêté autorisant la destruction des lapins, en tout temps, nuit et jour, avec ou sans permis de chasse et à l'aide d'un fusil.

Je prends l'engagement, si je suis élu, d'user de toute mon influence auprès de M. le préfet pour faire maintenir cet arrêté.

Agrez, messieurs et chers concitoyens, l'expression de tout mon dévouement.

XAVIER MANIER.

Cet appel aux instincts destructeurs des citoyens du canton a produit très bon effet et M. Xavier Manier a été élu par une forte majorité.

\*.\* Dans tout comté il y a la question des lapins, qui prime toutes les autres, comme cela existait dans le canton de M. Manier.

Seulement le lapin a parfois nom : chemin de fer, canal, séparation de municipalité ou toute autre chose.

Ce n'en est pas moins la grosse affaire, la seule pour ainsi dire sur laquelle se porte toute l'attention des électeurs du comté et c'est pourquoi je trouve que ce candidat français n'était peut-être pas aussi naïf qu'on pourrait le croire au premier abord.

Quand aux questions qui intéressent tout le pays on pourrait en faire un résumé aussi court que possible et l'afficher aussi partout.

Mais le verbiage nous tue, les longueurs dans les articles de journaux et dans les discours endorment les lecteurs et les auditeurs, au lieu de les réveiller et on est sûr de comprendre bien moins qu'auparavant une question quand elle a été *expliquée* cent fois de suite.

Cependant si je ne conteste pas la force de l'éloquence, quand éloquence il y a, je m'en défie beaucoup.

\*.\* Amyot (je parle du vieil écrivain du seizième siècle et non de son homonyme québécois, charmant homme qui n'est pour rien dans l'affaire) Amyot, dis-je, cite quelque part un exemple du danger de l'éloquence.

Thucydides, jadis excellent personnage en sa république, fut interrogé un jour par le roi Archidamus, qui était, plus adroit à la lutte, lui ou Périclès : " Cela serait, dit-il, difficile à juger, car aussitôt que je l'ay porté par terre avec l'adresse et la force de ma personne, il fait croire par son bien dire à ceux qui l'ont vu, qu'il n'est pas tombé, et le gagne sur moi par le plat de sa langue."

Mon vieil Amyot, si tu assistais aux luttes politiques de nos jours, que de Périclès au petit pied verrais-tu travestir la vérité et le gagner sur leurs adversaires, *par le plat de leur langue* et non autrement !

Molière, qui n'était pas un sot, a fait en quatre vers le portrait de plus d'un orateur de notre province :

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours  
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :  
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,  
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

\*.\* Dans un moment aussi mouvementé, on pourrait croire qu'il est presque impossible de détourner l'attention du public qui semble chercher seulement à savoir si, oui ou non, il y a un surplus dans les livres, sinon dans le trésor, et cependant un homme a réussi à être le lion de la Province pendant quelques jours.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cet homme n'a ni sou ni maille, qu'il vit, pour ainsi dire, de charités et qu'il a employé plus de temps dans sa vie, à se battre qu'à travailler.

Mais c'est un fils de la prairie, un peau rouge, un sauvage, qui à l'âge de cinquante-huit ans, a vu pour la première fois une véritable ville.

Pied de Corbeau, un des rois du désert, le grand chef de la tribu des Pieds noirs, à passé plus d'une semaine chez nous, ainsi que son frère Trois-Bœufs.

On leur a fait de très belles réceptions partout où ils ont été présentés et ils ont eu le bon goût

de ne pas trouver trop triste notre civilisation, dont nous nous plaignons tant.

Dimanche dernier, ils ont assisté à messe à Notre-Dame, pour la première mais non la dernière fois, car ces farouches guerriers vont devenir catholiques, comme on peut le voir par les paroles suivantes prononcées par M. le curé Sentennes.

Nous assistons aujourd'hui, a-t-il dit, à un beau spectacle ; un père missionnaire qui est souvent monté dans cette chaire pour vous tendre la main en faveur des sauvages, assiste à la messe avec deux chefs indiens qui sont aujourd'hui des cathé- cumènes et recevront bientôt le baptême ; voilà le fruit des travaux de ces missionnaires, qui viennent de temps à autre implorer votre charité ; vous avez sous les yeux aujourd'hui les résultats qu'ils obtiennent avec les dons que leur fait votre charité ; le spectacle de ces deux chefs indiens aujourd'hui près de se convertir, devra vous être présent à l'esprit quand des missionnaires viendront encore vous tendre la main pour leurs sauvages.

\*.\* Nous pouvons certainement nous attendre à une cérémonie des plus imposantes, car il est des plus probable que d'autres Pieds Noirs, qui doivent arriver prochainement, suivront l'exemple de leur chef, brûleront ce qu'ils ont adoré et adoreront ce qu'ils ont brûlé.

La présence de pied de Corbeau et de son frère au bazar de la Cathédrale a eu le meilleur effet, et nombre de personnes sont allées serrer la main du païen qui va avoir le bonheur d'entrer dans la civilisation par la grande porte de l'Eglise.

A propos du bazar, c'est avec plaisir que tous les catholiques du Canada apprendront qu'il a été couronné du plus grand succès. Les bénéfices s'éleveront à près de quarante mille dollars, mais il ne faut pas oublier que le toit à lui seul coûte près de cent mille dollars et que le dôme en absorbera environ cinquante mille.

Dans ma dernière causerie j'ai omis involontairement de vous dire que les gravures des anciennes églises, que nous avons publiées la semaine dernière, étaient tirées du journal le *Bazar*.

C'est un oubli que je veux réparer. Il n'est que juste de rendre ce qu'on nous a prêté.

*Leon Ledoux*

QUE PENSER DE LA VIE ?

**N** octogénaire, se sentant près de sa fin, fit venir ses enfants et petits-enfants, et leur dit :

— Mes enfants, je vous demande pardon de vous avoir donné la vie.

Les plus petits, qui tenaient à leurs mains des cerceaux, des cordes à sauter, des balles, ne parurent pas comprendre.

— Allez jouer mes enfants, leur dit le grand-père en souriant.

Trois jeunes hommes s'avancèrent d'un pas et s'inclinèrent. L'un d'eux dit :

— Grand-père, je ne regrette pas de vivre. La nature est si belle.

Le second dit :

— Il y a tant de choses à apprendre, et on est si heureux de connaître peu à peu la vérité !

Un troisième mit la main sur son cœur et dit :

— Il est si doux d'aimer !

Le vieillard sourit, et quelques ombres s'effacèrent de son front.

Un autre fils, d'âge mûr, s'approchant de lui à son tour, lui dit :

— Père, je sais maintenant combien c'est une chose grave et sérieuse que la vie. J'ai déjà connu beaucoup de ses joies et aussi beaucoup de ses douleurs. Mais je ne suis pas sans soutien contre les épreuves ; j'aime ma patrie et, il y a quelques semaines, en combattant pour elle, j'ai eu conscience que je ne lui étais pas inutile. Je sens qu'il est vrai que tous les hommes sont frères et, dans la modeste mesure de mes efforts, je fais ce que je peux pour soulager les souffrances des moins heureux. A mon foyer, j'ai, pour me soutenir dans l'accomplissement de mes devoirs, la tendresse de la compagne que j'ai choisie, et notre amour pour nos enfants. Pour moi, le mal, jusqu'à ce jour, ne l'a pas emporté sur le bien. Je ne peux pas mau-

dire la vie : Je vous remercie de me l'avoir donnée.

Ensuite, hélas ! une femme en deuil s'agenouilla devant l'aïeul, lui baisa la main où tombèrent des larmes ; elle ne prononça pas une parole : elle avait perdu son enfant.

Le vieillard la releva, l'embrassa et murmura doucement :

— Oui, tous les maux peuvent se supporter et se compenser, excepté la mort de ceux qu'on aime. Là est l'épreuve suprême, là est le grand mystère ! Quelques jours encore, et, je l'espère, le voile qui nous le couvre tombera de mes yeux !

ED. CH.

A MADAME GEORGE FULLUM

Mon ciel, hélas ! s'était tout à coup assombri ;  
J'allais comme perdu dans un désert sans borne ;  
Nul souffle ne venait rafraîchir mon front morne ;  
Nul rayon n'éclairait mon cœur endolori.

Je voyais s'envoler mes rêves de jeunesse ;  
Seul de mon doux printemps restait le souvenir ;  
Et, n'osant plus lever les yeux sur l'avenir,  
Je pleurais l'astre éteint de mes heures d'ivresse.

L'espérance semblait m'avoir fui pour toujours ;  
Ma pauvre âme saignait aux épines du doute ;  
Mais je vous rencontrai, madame, sur ma route  
Et je vis aussitôt revenir les beaux jours.

Votre main m'indiqua le vrai but à poursuivre.  
Vous me fîtes parfois des reproches charmants ;  
Puis, pour me consoler des désenchantements,  
Vous me dites des mots dont la douceur enivre.

Au poète blasé vous rendites l'espoir.  
Et depuis, quand le vent des malheurs bat ma voile,  
Vous êtes pour mon cœur en détresse l'étoile  
Qui guide le marin la nuit sur le flot noir.

W. CHAPMAN.

Montréal, 4 octobre 1886.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de septembre, a eu lieu le 4 octobre, dans la salle de conférence de la *Patrie*.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

|               |             |      |
|---------------|-------------|------|
| 1er prix, No. | 14,654..... | \$50 |
| 2e prix, No.  | 21,941..... | 25   |
| 3e prix, No.  | 21,673..... | 15   |
| 4e prix, No.  | 21,086..... | 10   |
| 5e prix, No.  | 1,532.....  | 5    |
| 6e prix, No.  | 4,012.....  | 4    |
| 7e prix, No.  | 23,797..... | 3    |
| 8e prix, No.  | 13,023..... | 2    |

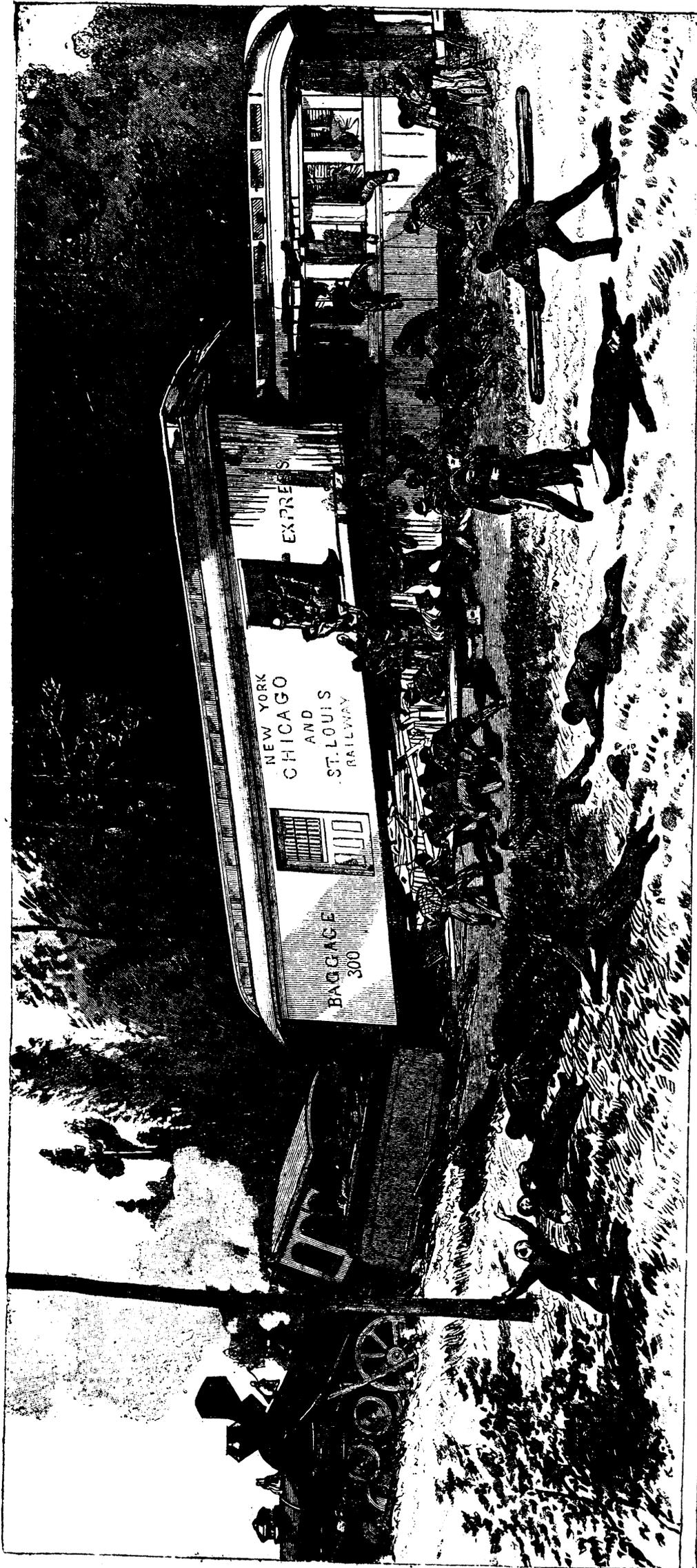
Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

|       |        |        |        |        |        |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 1,161 | 7,239  | 10,096 | 14,571 | 17,166 | 20,301 |
| 1,422 | 7,490  | 10,406 | 14,572 | 17,213 | 20,338 |
| 1,461 | 8,180  | 10,942 | 14,819 | 17,637 | 20,766 |
| 1,693 | 8,224  | 11,124 | 15,077 | 17,809 | 21,110 |
| 1,901 | 8,762  | 11,309 | 15,145 | 18,028 | 21,807 |
| 1,944 | 8,820  | 11,345 | 15,256 | 18,447 | 22,244 |
| 2,690 | 8,873  | 12,108 | 15,432 | 18,898 | 22,639 |
| 2,885 | 8,880  | 12,252 | 15,588 | 19,064 | 22,882 |
| 3,582 | 9,054  | 12,412 | 15,853 | 19,165 | 23,188 |
| 4,026 | 9,091  | 12,872 | 16,313 | 19,708 | 23,265 |
| 5,631 | 9,119  | 12,891 | 16,634 | 19,767 | 23,311 |
| 5,997 | 9,210  | 13,042 | 16,909 | 19,805 | 24,208 |
| 6,430 | 9,642  | 13,078 | 17,050 | 20,149 | 24,448 |
| 6,745 | 9,959  | 13,836 | 17,148 | 20,260 | 24,562 |
| 7,167 | 10,089 |        |        |        |        |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de septembre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béliand, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

Une actrice se fait toujours assez entendre lorsqu'elle a le talent de se faire écouter.—BRAUMAR-CHAIS.



1. ENLÈVEMENT DES MORTS ET DES BLESSÉS. 2. LA COLLISION  
RENCONTRE DE DEUX TRAINS, PRÈS DE SILVER GREEK, ÉTAT DE NEW-YORK

## MONTMORT &amp; CROIX-DIEU

## LÉGENDE

La vieille ville aux bords du lac s'est transformée en cité moderne. Le temps l'a décoronnée de ses flèches, de ses tourelles, et les toits de tuiles rouges remplacent aujourd'hui ses pignons d'ardoise sombre. Les grandes rues ont dévoré les ruelles étroites. Les anciennes mœurs et les traditionnels costumes ont disparu avec les antiques logis, tandis que dans le passé de ses chroniques l'Histoire tourne à la légende. Le château puissant qui, du haut de son rocher, commandait à la ville ; ruiné comme elle, ne garde plus que quelques pans de murailles—pareils à ces débris de vieux nids en terre qui persistent encore contre le paroi où ils furent mardonnés.

Au XV<sup>e</sup> siècle—la ville et son château, sur cette rive du lac, étaient en guerre avec la ville et le château de la rive opposée. Le conflit s'éternisait entre le sire de Montmort et le sire de Croix-Dieu. Depuis des années, les deux voisins bataillaient sans issue, tantôt vainqueurs, tantôt battus—ne voulant, ni l'un ni l'autre, rien sacrifier de leurs prétentions, et cette lutte acharnée avait, à la fin, dans leurs deux âmes, allumé la haine et la férocité.

Le sire de Montmort avait une fille—Berthe, et le sire de Croix Dieu un fils—Bertram. Berthe et Bertram, enfants, s'étaient connus, partageant leurs jeux et les caresses. Mais la guerre ayant éclaté entre les deux châteaux, ils ne s'étaient plus revus et avaient grandi—sur les deux rives lointaines du lac, derrière leurs remparts ennemis, se souvenant quelquefois avec regret l'un de l'autre, mais chacun soutenant de ses vœux ou de son courage la cause paternelle.

Berthe avait vingt ans. Elle était belle et bonne et ne cessait de prier Dieu pour qu'il favorisât les armes du sire de Montmort, son père. Bertram avait vingt-cinq ans. Fort et hardi, il guerroyait de l'épée au premier rang, à côté de son père, le sire de Croix-Dieu.

Un jour, dans un de ces assauts qu'un château donnait à l'autre, toute sa garnison dehors et en campagne, le sire de Montmort fit prisonnier Bertram et le ramena dans sa forteresse. La prise était excellente, elle forcerait enfin son adversaire à composition. Le jeune homme, triste et honteux, entra la tête basse dans le château de Montmort. Mais quelques souvenirs de son enfance se représentaient à lui souriants et son cœur battit en songeant qu'il allait revoir sa petite amie Berthe. Il la revit, en effet, mais combien jolie, gracieuse, attrayante. Il se sentit troublé au plus profond de sa jeunesse. Il avait chéri la fillette, et maintenant allait-il aimer la jeune fille ? Quelques jours encore et il l'adorait follement. Berthe, de son côté, comprit que c'en était fait d'elle et qu'elle appartenait pour toujours, corps et âme, au jeune homme. Ils se dirent bientôt tout cela et se jurèrent, dans les joies et les espérances de leur amour, qu'ils se raconteraient leurs peines.

—Comme le mien doit pleurer mon absence ! murmura Bertram un soir.

—Hélas ! soupira Berthe. Il faut que je vous

rende à lui. Mon père serait impitoyable. Laissez-moi faire et aimez-moi toujours. Dieu aura enfin et bientôt pitié de nous, Bertram.

Ils échangeaient ces quelques mots à nuit tombante, en un coin écarté des remparts, où ils se rencontraient parfois loin des regards. Ce coin des remparts était une échanguette bâtie à l'angle du rocher, ayant la forme d'un gros nid d'hirondelle et s'ouvrant par un arceau béant à pic sur le lac. Là, gisait sur le sol, une corde le long de laquelle de larges boucles comme des étrières se rattachaient de distance en distance. Cette corde servait, en temps de siège, pour descendre jusqu'au lac—porter un message ou gagner une barque.

—A deux heures du matin, revenez ici ! chuchota Berthe à Bertram. Silence et prudence, et que Dieu nous aide !

Elle s'esquiva légèrement, car on entendait des pas d'hommes d'armes sonnans sur le chemin de ronde. Bertram se glissa vite jusqu'à la porte du donjon, dont l'étroit escalier en colimaçon desservait sa cellule dans l'épaisseur des murailles. Il

cieusement du regard.

—Il faut fuir, murmura Berthe tout à coup.

—Vous quitter ? Hélas !

—Pour nous retrouver à jamais. Vite : aidez-moi, Bertram ?

—Comment ?

La jeune fille montra au jeune homme la corde jetée en tas dans un coin et un crochet de fer scellé dans la muraille sous l'accoudoir. Il comprit et fit mordre au crochet un anneau de fer au bout de la corde. Puis la corde, jetée par-dessus le parapet, glissa et se déroula de toute sa longueur.

—Deux brassées, et vous atteignez la langue de terre qui longe les remparts de la ville. Vous êtes sauvé. Au revoir.

—Merci, Berthe. Et maintenant, jurez-moi que vous ne vivrez que pour moi, comme je jure de ne mourir que pour vous ?

Berthe ne répondit pas, mais se laissa tomber dans les bras du jeune homme qui porta les lèvres sur son front et s'oublia dans ce premier baiser. La

jeune fille se dégagait bientôt et tendit le doigt vers la corde, car un coup de vent subit venait d'entrer en grondant par la baie de l'échanguette. La lune était devenue maintenant toute rouge, et quelques nuages noirs l'entouraient ou la voilaient au passage. Bertram enjamba le petit mur, saisit la corde et, du pied cherchant les boucles, commença à descendre. —La tête levée vers Berthe qui, penchée au-dessus de lui, le considérait de ses yeux pleins d'amour et le suivait de son cœur haletant. La clarté de la lune détachait l'ombre de Bertram qui, renversé, gigantesque et sinistre, flottait au-dessous de lui contre le rocher. Soudain, un second coup de vent terrible souffla du fond de la nuit et jeta brutalement le jeune homme contre le rocher au moment où il envoyait d'une main un dernier baiser à sa bien-aimée. Surpris, Bertram desserra l'autre main et tomba la tête en bas, retenu seulement par le pied mis dans la boucle. Berthe poussa un horrible cri d'angoisse ; — et aussitôt des pas et des voix se firent entendre. A la place de la jeune fille, disparue, une tête hideuse se pencha et un effroyable éclat de rire partit dans la nuit. Puis, plus rien—que des rafales d'ouragan qui, cette fois, balançaient formidablement la corde et frappaient contre la roche le malheureux suspendu les pieds en l'air. Bertram, sur l'abîme, allait et venait, inerte comme un cadavre et rendant, à chaque



Bertram enjamba le petit mur, saisit la corde et commença à descendre.—Page 181, col. 3.

attendit la fuite lente des premières heures de la nuit, heureux à la pensée de retrouver la liberté, d'embrasser son père, mais mari de se séparer de Berthe, qu'il aime maintenant de toutes les forces de son âme.

A deux heures du matin—deux ombres furtives suivaient la muraille crénelée et disparurent dans l'échanguette déserte qu'emplissait la clarté d'une pleine lune superbe. La lune éclairait l'immensité étoilée du ciel ; elle éclairait le lac, jetant sur ses eaux des nappes de lumière moirées de reflets noirs ; elle éclairait la ville, là-bas, dont les flèches de métal étincelaient et dont les pignons d'ardoise ruisselaient de lueurs. Berthe et Bertram se penchèrent sur cette nuit magnifique, accoudés au petit mur de l'arceau ouvert comme un balcon. Ils n'entendaient que le clapotement monotone et doux de l'eau du lac contre le rocher. Immobiles, muets, ils s'interrogeaient et se répondaient déli-

batement, un coup sourd ou un retentissement d'épée. Pas un effort pour se dégager ou se redresser. Le premier choc l'avait assommé ! Toute la nuit, la tempête mugit déchaînée. Dans le château de Montmort aucun bruit, pas une lumière. A la baie maintenant vide et ténébreuse de l'échanguette, personne.

Quand le jour parut, la tempête régnait toujours, et le corps de Bertram se balançait toujours. Son cadavre resta là plusieurs mois. D'en haut, fréquemment, le sire de Montmort s'avancit sur le vide pour le regarder ; d'en bas, les manants de la ville hasardaient timidement jusque-là leurs yeux terrifiés. Pendant ce temps, des volées de corbeaux, comme d'énormes mouches noires, tourbillonnaient autour du cadavre, s'approchant, le battant de l'aile, le déchiquetant du bec, repartant pour revenir. Dans le lac, tombaient parfois des gouttes de sang noir ou des lambeaux de chair

pourrie. Un matin, la toque de velours flotta sur l'eau au-dessous de la corde. Un soir, le justaucorps laissa pendre des loques déchirées. Plus tard, on ne distinguait plus qu'un squelette grimaçant qui, petit à petit, sous la voracité des corbeaux, se dégageait des chairs rongées. Le ceinturon tenait encore au squelette, et les os et l'épée, sous le vent, frappaient au hasard contre le rocher, rendant tantôt un cliquettement sec, tantôt un retentissement métallique.

Le sire de Croix-Dieu mourut d'épouvante et de chagrin—sans avoir pu se venger sur l'inférieur sire de Montmort, bien gardé, bien défendu. On ne revit jamais Berthe. On se répétait—mais tout bas—qu'elle était devenue folle et qu'elle achevait de vivre dans une cellule du donjon. Le fait est que, parfois, un gémissement déchirant traversait la nuit comme un ululement de chouette désespérée.

Ces temps de sauvagerie ne sont plus. Les deux châteaux ennemis de Montmort et de Croix-Dieu n'ont laissé d'eux que des amoncellements lugubres sur les rives opposées du lac. Mais la légende est restée dans les terreurs populaires et dans les récits du coin du feu. Quand le vent souffle et que la vague bat la roche de Montmort, les vieilles gens prétendent que ce sont encore les coups sourds frappés par le cadavre de Bertram de Croix-Dieu. Quand la lune brille dans le ciel et détache, sous l'échauguette ruinée, l'ombre gigantesque de quelques nuages, les bateliers croient voir flotter au bout de sa corde le fantôme du pauvre amoureux.

AIMÉ GIRON.

## UN BAL A GRENADE

Il existe à Grenade une vieille coutume.

Chaque année a lieu un grand bal public au profit des pauvres. Non seulement toute la haute société de la ville se fait un devoir d'y assister, mais des autres villes de l'Andalousie et de Madrid même accourent à Grenade, à cette occasion, un grand nombre de personnes du meilleur monde.

L'attrait de la fête consiste dans le droit dont jouit tout cavalier de solliciter d'une dame l'honneur de danser avec elle. Il achète ce privilège au prix d'une somme qui est immédiatement versée à la caisse des pauvres. Plusieurs prétendants peuvent se mettre à la fois sur les rangs ; il s'établit entre eux une véritable enchère, et c'est avec le plus offrant et dernier enchérisseur que la dame est tenue de danser. Nulle femme ne peut se soustraire à cette obligation, nul mari ne peut empêcher sa femme de danser avec un étranger, à moins qu'il n'offre lui-même une somme supérieure à celle de son rival en ce moment. C'est la loi de la fête ; tous savent, en entrant, qu'ils seront tenus de s'y soumettre.

Don Ramon Moreno ne l'ignorait pas lorsqu'il conduisit sa jeune femme au bal annuel de charité. Il eut été grand dommage, en vérité, qu'elle n'y parût point, tant sa grâce et sa beauté jetaient d'éclat. Pourtant dans ses yeux rêveurs on apercevait je ne sais quelle ombre de tristesse qu'accentaient encore la pâleur de son teint et la délicatesse de toute sa personne. Elle ne répondait que par monosyllabes aux questions que lui adressait son mari, et par un sourire d'une mélancolie profonde aux compliments de ses nombreux admirateurs.

—Voyons, mon amie, lui dit don Ramon en lui offrant le bras pour aller sur la terrasse lui faire respirer l'air frais du soir, rien ne pourra-t-il donc vous distraire de vos pensées ?

Elle se leva sans répondre, mit la main sur le bras de son mari et se disposait à le suivre, quand elle se sentit secouée des pieds à la tête par une violente commotion. Ses yeux démesurément ouverts se fixaient sur un étranger qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là, dont le regard ardent et passionné ne l'avait pas perdue de vue depuis son arrivée au bal.

—Lui ! murmura-t-elle avec un transport mêlé d'effroi ; lui ! Miguel !

Et elle s'affaissa sur le siège qu'elle venait de quitter.

—Qu'avez-vous donc, Carmen ? dit don Ramon Moreno ; seriez-vous souffrante ?

—Senor, pourquoi m'avez-vous trompée ? Pourquoi m'avez-vous assuré qu'il était mort ? Ah ! ce que vous avez fait, don Ramon, est indigne d'un honnête homme : vous avez acheté mon consentement au prix d'un mensonge.

—De qui parlez-vous, Carmen, et que signifie votre langage ?

—Il signifie que je ne voulais pas vous épouser, que je voulais rester fidèle à mon ancienne et unique affection. Mon père m'a fait un devoir d'y renoncer. Vous savez à quelles menaces, à quelles prières il a eu recours. Il y allait de sa fortune et de son honneur. Longtemps, j'ai résisté, et je n'aurais jamais cédé, si lui et vous ne m'aviez affirmé la mort de Miguel. Or, Miguel n'est pas mort, puisque le voilà !

Et son regard se dirigeait vers l'étranger. Don Ramon n'eut pas le temps de répondre, car Miguel avait quitté sa place et s'avancé, l'air calme mais résolu. Arrivé à deux pas :

—Madame, dit-il en s'inclinant respectueusement devant Carmen, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi ?

Elle se sentit défaillir, porta la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements ; puis, sentant peser sur elle les regards des personnes qui l'entouraient et trembler le bras de son mari, résolue d'ailleurs à s'expliquer immédiatement avec Miguel :

—Combien offrez-vous ? lui demanda-t-elle selon l'usage.

—Mille piastres, répondit-il.

—C'est moi, señor, qui aurai le plaisir de danser avec ma femme, riposta don Ramon, et ce plaisir, je ne croirai pas le payer trop cher en donnant aux pauvres deux mille piastres.

—Et moi dix mille, reprit froidement Miguel.

Les assistants ne purent réprimer un mouvement d'approbation. Don Ramon comprit qu'à insister davantage il se rendrait ridicule ; d'ailleurs, il était là, il ne perdrait pas son adversaire de vue ; quel danger pourrait-il y avoir à le laisser danser avec Carmen ? C'est sur un autre terrain qu'il comptait prendre sa revanche. Il s'efforça de composer ses traits et du ton le plus aimable qu'il put prendre :

—En vérité, señor, j'aurais mauvaise grâce à vous priver d'une satisfaction qui me flatte autant qu'elle m'honore. Votre insistance me prouverait, si je ne le savais déjà, quel prix je dois attacher à la possession d'une femme qu'un cavalier aussi parfait estime assez pour payer dix mille piastres la simple faveur de danser avec elle.

Miguel tira de sa poche un carnet de chèques, inscrivit sur le premier feuillet un bon de dix mille piastres, le détacha et le remit à l'un des commissaires de la fête. Puis il tendit le bras à Carmen.

Pendant ce colloque, la jeune femme n'avait pas fait un mouvement. Défaillante, à demi-morte, elle eut cependant la force de se lever et de suivre son cavalier.

Miguel lui enlaça la taille de son bras nerveux, et la valse les emporta dans son tourbillon.

—Ah ! madame, murmura le jeune homme à l'oreille de Carmen, ce n'est pas de dix mille piastres, c'est de toute ma fortune, c'est des millions que j'avais amassés pour venir les déposer à vos pieds, c'est de ma vie, qui désormais n'a plus de charme pour moi, que j'aurais payé ce moment. Non que j'attache aujourd'hui le moindre prix à l'honneur de danser avec vous ; mais j'ai besoin de vous dire que je vous méprise !

—Grâce ! fit Carmen dont le cœur saignait sous l'insulte.

—Point de grâce pour une parjure ! Vous m'aviez promis de m'attendre, de me rester fidèle jusqu'à la mort, et vous avez trahi tous vos serments.

—Mais, Miguel, tu ne sais pas !

—Je ne sais qu'une chose, Carmen, c'est que tu es la femme d'un autre, c'est que tu es perdue pour moi, c'est que la jalousie me dévore, c'est que je veux me venger...

—Oui, tu as raison, venge-toi, je mérite la mort ; tue-moi, Miguel. Aussi bien, qu'était pour moi la vie depuis que je t'avais perdu ? Que serait-elle maintenant que je t'ai retrouvé et que je ne puis plus être à toi ? Car c'est toi seul que j'aime ; mon père m'a forcée d'épouser cet homme, mais lui, je ne l'ai jamais aimé.

—Viens donc ! fuyons ensemble !

—Fuir ! je ne le puis ; ce serait me déshonorer.

En ce moment ils passaient devant don Ramon. La vue de l'homme qui lui avait ravi son amour et son honneur suffit pour dissiper l'attendrissement dont les paroles de Carmen avaient un instant amolli le cœur de Miguel. Ivre de jalousie et de fureur, il serra plus étroitement la jeune femme, précipita le mouvement de ses pas, puis follement, passionnément, aux yeux de tous, il déposa sur ses lèvres un long baiser.

Don Ramon Moreno le vit et s'élança pour l'arrêter et lui enlever sa femme.

Quand les deux rivaux furent en présence, Miguel ouvrit les bras et laissa tomber Carmen dans ceux de don Ramon.

Don Ramon ne reçut qu'un cadavre, Carmen était morte, étouffée par son amant.

F. DE NOCÉ.

## THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

### ACADÉMIE DE MUSIQUE

"Shool of Scandal" sera donné à ce théâtre toute cette semaine, et la célèbre actrice, Rose Coghlan, est en tête du programme.

Ce sera une bonne aubaine que de pouvoir l'entendre, et de voir ses superbes totlettes.

Elle sera aidée des acteurs de talents dont les noms suivent :

|                             |                        |
|-----------------------------|------------------------|
| Lady Teazie.....            | Mlle Rose Goghlan      |
| Lady Sneerwell.....         | Mlle Clyde Harron      |
| Mme Caudor.....             | Mme Charles Walcott    |
| Maria.....                  | Mlle Maude Peters      |
| Sir Peter Teazie.....       | Charles Walcott        |
| Charles Surface.....        | Frédéric De Belleville |
| Joseph Surface.....         | A. S. Lipman           |
| Sir Benjamin Blackbite..... | G. A. Leonard          |
| Crabtree.....               | J. G. McDonald         |
| Careless.....               | Malcolm Bradley        |
| Moses.....                  | Frank Alken            |
| Rowiers.....                | E. L. Mortimer         |
| Trip.....                   | Charles Edwin          |

### THÉÂTRE ROYAL

"Pied de Corbeau" et "Trois Bœufs," les chefs indiens du Nord-Ouest, ont honoré ce théâtre de leur présence, un jour de la semaine dernière, et il va sans dire que l'affluence ce jour-là était encore plus grande que d'habitude.

Les bons Indiens ont suivi avec le plus grand intérêt les différentes scènes de "Storm Beaten" et l'auditoire éprouva le plus grand plaisir à voir ces bonnes physionomies, d'ordinaire impassibles, au comble de l'étonnement.

Cette représentation était la première qu'ils voyaient, et elle leur laisse un souvenir inéfaçable.

### Taken from Life

Cette pièce, jouée en Angleterre et aux Etats Unis, avec le plus grand succès, tiendra l'affiche toute cette semaine au Royal.

Les journaux étrangers en font les plus grands éloges.



### No 228.—DEVINETTE ANAGRAMMATIQUE

Reformer avec toutes les lettres de la phrase qui suit, le nom d'un illustre poète français.

#### A LE NOTA FIN

### No 229.—LOGOGRIPE

Sur mes neuf pieds je vais aux noces de village,  
Ma première moitié du diable est l'ornement,  
Et, sans tête, est le nom d'un département ;  
La seconde a les arts de l'esprit en partage.

### SOLUTIONS :

No 226.—Le mot est : Eternuement.

#### No 227.

BLANCS.

1 D 8e FR

2 Mat selon le coup des Noirs.

NOIRS.

1 Ad libitum.

### ONT DEVINÉ :

Dame C. Roy, Côte-des-Neiges ; Mlle N. E. Thibaudau, Montréal ; F. Longpré, Montréal.

RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

LES OBJETS LUMINEUX

**VOUS** voulez avoir chez vous, sans être obligé de les acheter, divers objets lumineux, disposés de façon, par exemple, à contenir des allumettes. Bonne précaution, en effet ; car vos mains, ainsi dirigées dans l'obscurité, ne peuvent s'égarer sur des bibelots fragiles, ne se blesser contre des saillies dures ou coupantes.

On usait jadis de ces objets, qui brillaient dans les ténèbres tout autant et même mieux que ceux dont on fait aujourd'hui étalage comme d'une découverte moderne.

Il vous est facile de les fabriquer vous-mêmes, en vous amusant, pourrais-je dire.

Ayez un petit morceau de phosphore de la grosseur d'un pois ; brisez-le en plusieurs fragments, à l'aide d'un instrument quelconque, mais sans exposer vos doigts à être atteints par des éclats qui viendraient à s'enflammer sous le choc ; puis vous mettez ces fragments dans un demi-verre d'eau filtrée. Cette eau, contenant le phosphore, vous la faites bouillir dans un vase de terre sur un feu très modéré.

Cela fait, vous prenez l'objet à rendre lumineux (le dit objet sera en verre creux, de la forme qui vous plaira, mais avec une ouverture). Vous le plongez, ouvert dans un autre vase, plein d'eau bouillante. Dès qu'il a pris assez de chaleur, vous le retirez, le videz de l'eau qui est entrée dedans et aussitôt l'emplissez de la dissolution de phosphore qui bout dans le premier vase.

Pour cette double opération, pas besoin d'être d'une adresse exceptionnelle. La moindre cuisinière fait plus fort que ça, tous les jours, sans s'échauder les mains.

Très facile aussi de boucher sur-le-champ votre objet désormais lumineux ; ce qu'il faut avoir soin de faire au plus vite et très hermétiquement, avec un bouchon à l'émeri et mastiqué tout autour. Enfin, tenez prêt votre bouchage hermétique s'adaptant à l'ouverture de l'objet choisi.

Vous avez ainsi obtenu un petit foyer de lumière qui se détache parfaitement dans la nuit, et cela durant plusieurs mois sans altération.

De plus, s'il vous plaît par un temps assez chaud, de produire quelques petits éclairs en chambre, vous n'avez qu'à secouer votre objet lumineux et vous y verrez les éclairs demandés.

Le phosphore à employer doit être de bonne fabrique. Si vous pensez qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, vous pouvez encore vous donner la distraction de le composer de vos propres mains, d'après une formule qui était, dans le temps, la meilleure et qui est encore adoptée de préférence. La voici :

Faire calciner des écailles d'huîtres en les tenant, pendant une demi-heure, sur un feu ardent. Lorsqu'elles sont en poudre, séparer la partie la plus pure avec un tamis. La poudre ainsi mélangée à la fleur de soufre dans la proportion suivante : trois quarts de poudre d'écailles d'huîtres ; un quart de fleur de soufre.

Ce mélange est mis dans un creuset, de façon à l'emplir jusqu'au bord. On le place sur un feu assez fort pour

maintenir le creuset au rouge pendant une heure.

C'est fait. On laisse refroidir. On retire le phosphore en le broyant. On choisit les parties les plus brillantes. On les pulvérise soigneusement et on les dépose dans une bouteille qui doit rester bouchée hermétiquement jusqu'au moment où l'on voudra s'en servir.

Vous voilà donc, à peu de frais, fabricant de phosphore et d'objets lumineux, à votre usage, pour la ville et la campagne.

X.

LA MODE

TOUJOURS ELLE ! ENCORE ELLE !!

Je dis toujours elle, parce que si une telle ne cuve pas son fiel, c'est grâce à la mode, et si un tel a pu mettre la main sur une riche héritière, c'est encore grâce à la mode.

La mode, c'est tout. Elle donne la richesse par la contraction d'un mariage riche, procure des honneurs, amène des amis qui nous mettent pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cette petite pensée résume bien toute l'importance de la mode.

Comme on le voit aussi, la mode est surtout à l'avantage de la femme.



Voyez cette dame serrée dans son manteau de velours.

C'est madame C. . . .

Regardez le chic de son chapeau, savamment posé sur sa chevelure noire, et dites vous, si ce n'est pas là un modèle qui fait honneur à l'artiste.

Eh bien, cette femme a du bonheur et son regard plein de satisfaction le prouve.

Sa belle toilette lui vaut son bonheur et son titre de reine de la mode.

Ce n'est pas peu, je vous assure.

Aussi, enfin de ne pas rendre mes jolies lectrices jalouses, je veux bien leur dire le lieu où a été couronné madame C. . . . comme "reine de la mode."

Notez bien.

Voici. Je puise les notes suivantes que j'ai enregistrées dans mon calepin, tout en faisant mon métier. J'y lis ;

"Mademoiselle Patenaude modiste d'une grande habileté.

"Superbe salon de modes, nouvel Hôtel Balmoral, rue Notre-Dame, numéro 1898.

"Grande ouverture, modes d'automne ; le plus bel assortiment. . . ." Etc., etc.

Enfin, je crois que mes jolies lectrices sont suffisamment renseignées, et j'ose compter qu'à leurs titres de jolies femmes elles iront se faire donner celui de "princesses de la mode."

G\*\*\*

CHOSSES ET AUTRES

—Le professeur Huxley dit que pour donner un repas seulement à la morue qui se tient sur les côtes norvégiennes, il faudrait tout près d'un million de barils de hareng.

—Cent cinq mille neuf cent quatre-vingt-deux personnes sont employées dans les brasseries et les distilleries des États-Unis. Leurs gages mensuelles absorbent \$12,250,000.

—Il y a plus d'églises et de chapelles à Londres que dans tout l'Italie. Il y a 618 stations de chemin de fer. Près de 1500 convois de chemin de fer passent à la jonction Clapham tous les jours, tandis que les chemins de fer souterrains font marcher plus de 1200 convois par jour, et transportent 12 millions de passagers par année. Il y a à Londres 14,000 hommes de police, 14,000 charretiers et 15,000 per-

sonnes attachées au bureau de poste. Le gaz pour éclairer la ville coûte \$3,000,000 par année. Londres possède 400 journaux. L'année passée il y a eu 2,314 incendies.

Emondages, dans le *Journal des Abrutis* :  
La nourrice dit. . . . . B. B. A. A. C. T. T.  
Ne mangez jamais une volaille sans la. . . . . D. P. C.  
Avant de prendre médecine il faut. . . . . A. J. T.  
Dans un fiacre on est toujours. . . . . K. O. T.  
La belle Hélène est née O. P. Y.  
La R. F. a toujours. . . . . E. T. M. E.  
Le royalisme. . . . . A. I.

—Un des plus beaux animaux de l'Amérique du Nord, le bison, tend à disparaître tout à fait. On calcule que de 1871 à 1874, on en a tué plus de quatre millions et demi, mais c'est surtout depuis dix ans que l'extermination de la race a fait le plus de progrès par l'effet de la spéculation qui a fini par porter la peau du bison sur tous les marchés du globe. On peut le regretter, mais c'était inévitable ; le bison n'a fait que subir, du reste, le sort de presque tous les grands animaux de l'ancien et du nouveau monde, sans même en excepter la baleine, le monstre des mers.

MEUBLES  
En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIÉTÉ

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

Wm. KING & Cie.,

652, RUE CRAIG, Montréal.

MACHINE A LAVER

"EAGLE"

Est reconnue supérieure à toutes autres, et ceux qui s'en servent la trouvent indispensable)

Le linge se lave sans trouble et parfaitement net.

Elle ne détériore pas le linge et dure très longtemps.

DEPOT PRINCIPAL :

—847—

RUE STE - CATHERINE

MONTREAL

On demande des Agents

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

Demandez à votre épiciers le savon de

Le meilleur, le plus économique.

ESSAYEZ-LE

5c

Economisez votre temps et votre argent en vous servant du savon de 5 cents

EN VENTE PARTOUT

VETEMENTS D'AUTOMNE !

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company, Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Damé ; 693, rue Ste-Catherine.

MAGNIFIQUES CHEVELURES

DAMES :—Si vous désirez avoir une superbe chevelure, ou si vous voulez ramener vos cheveux à leur couleur naturelle, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont., pour le secret.

ROUSSEURS. TACHES. MAUVAIS TEINT

Enlevez-les dans peu de jours, envoyez un timbre pour détails à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont.

FAVORIS, MOUSTACHES

Pour informations nécessaires pour les faire pousser en quelques semaines, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont. (Dites que vous avez vu cette annonce dans le MONDE ILLUSTRÉ.)

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

DR JOS. G. A. GENDREAU, CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, den'iste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE

Paraissant le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 89 Montréal.

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

*L'on n'est jamais trop poli à l'égard des Dames*

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine, Cartes de Visites : 75 centims la douzaine. Une visite est sollicitée

## DE RETOUR

Nous engageons les Dames à aller examiner les splendides marchandises d'automne, de la plus haute nouveauté pour costumes, aux Salons de Modes de Mlle Champagne, No 752 rue Sainte-Catherine, entre les rues Berri et Labelle.

Mlle Champagne est de retour d'un voyage qu'elle vient de faire à New-York, où elle est allé choisir ses marchandises, qui sont toutes de dessins les plus nouveaux et les plus riches. L'on trouve toujours dans ses Salons les derniers patrons en articles de mode ; il y en a pour tous les goûts.

## MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.  
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,  
Gérant.

**DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ**  
—AU—  
**SYNDICAT CANADIEN,**  
**DUPUIS, DUPUIS & CIE,**  
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

Vente sans réserve de tout notre fond de marchandises, à grands sacrifices, d'ici au mois de janvier prochain

9051

**"JOHNSTON'S FLUID BEEF."**

**ETABLIE EN 1870**



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes.

Huile d'Olive en  $\frac{3}{4}$  pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & Co**

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATISSES DES SOEURS)

**MONTREAL**

**HENRI LARIN,**

PHOTOGRAPHE,

18—RUE SAINT-LAURENT—18

**MONTREAL**

**LABBÉE & CIE,**  
**MARCHANDS DE**

Ferronneries,  
Peintures,  
Huiles, Vernis, Vaisselles,  
Verreries,

**USTENSILES DE CUISINE, Etc,**

—AU—

No 587, RUE SAINT-CATHERINE,  
**MONTREAL**

**J. M. FORTIER**

—DE LA—

Fabrique de Cigares

**"CREME DE LA CREME"**

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le.

**CANVAS BACK**

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

**NOISY BOYS**

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essaye

**NOUVEAUTES FRANCAISES !**

Nous venons de recevoir onze caisses de Nouveautés Françaises contenant la plus riche variété de

**Garnitures a Robes et a Manteaux**

MARABOUT, noir et de couleur.

GARNIFURE en Chenille noire.

FRANGE, GLANDS et CORDES Françaises, noir et de couleur.

GARNITURES en ASTRAKAN "Colondia," noire et de couleur.

GARNITURES "ROSAIRES," POMPONS, GLANDS et CORDES, pour appareiller, noires et de couleur.

MIRETS DE BOUTONS, sept grandeurs.

PELUCHES, VELOURS, SATINS unis et de couleur.

SATINS Fleuris, SATINS Brochés, noirs et de couleur.

ORNEMENTS à Manteaux, en Chenille, en Soie, en Peluche et en Seal.

BRAIDS, Soutaches et Passementeries, Tresse, Picot, noirs et de couleur.

GARNITURES en Plumes, de différentes largeurs, noires et de couleur. Assortiment complet depuis 20 cents à \$1.25 la verge.

BOUTONS à Robes et à Manteaux, choix immense.

**DUPUIS FRERES**

**Coin des rues Sainte-Catherine et Saint-André**

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 9 octobre 1886

LES  
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

XV

**M**E matin, en balayant ses escaliers, la concierge ouvrit la porte de Sarrue.

—Avez-vous trouvé une carte de visite que j'ai mise hier soir sous votre porte ? lui demanda-t-elle.

—Oui, la voilà, répondit-il, en montrant la table sur laquelle il l'avait placée.

—C'est un grand et beau jeune homme décoré qui est venu vous demander.

—Oui, c'est un de mes amis.

—Ah ! c'est un de vos amis, fit la concierge d'un ton qui n'avait rien de flatteur pour son locataire. Sur sa carte il a écrit quelque chose.

—Je l'ai vu ; il me dit qu'il reviendra aujourd'hui dans la journée. Je l'attendrai.

A huit heures un quart, Georgette arriva.

—Je me suis habillée avant de venir pour ne pas être obligée de remonter chez moi, dit-elle ; comme cela nous pourrions partir plus tôt.

—Jacques, reprit-elle au bout d'un instant, tout en faisant le ménage, vous aviez beaucoup plus de livres qu'il n'y en a là maintenant ; où donc sont ceux qui manquent à votre bibliothèque ?

La figure rouge de Sarrue devint violette.

—Je les ai portés chez un de mes amis, balbutia-t-il avec embarras.

La jeune fille baissa la tête, puis la relevant aussitôt :

—Jacques, répliqua-t-elle, vous voulez me tromper : mais vous ne savez pas mentir, mon ami : Jacques, pour me donner de l'argent, vous avez vendu vos livres !

Et elle se mit à pleurer.

—Eh bien, oui, répondit-il, je les ai vendus ; ils ne m'étaient pas utiles, ils m'embarassaient...

Georgette n'osa plus rien dire. Ayant achevé de faire le lit, elle prit un torchon pour essuyer les meubles. En le passant sur une planchette, elle dut changer de place deux petites fioles, contenant un liquide de couleur blanche.

—Qu'y a-t-il donc dans ces petites bouteilles ? demanda-t-elle à Sarrue.

—Du poison, répondit-il.

—Du poison ! exclama-t-elle avec surprise ; pourquoi gardez-vous du poison ici, Jacques ?

—Je n'en sais vraiment rien. C'est un souvenir de mes études, du temps où je faisais de la chimie. J'ai fabriqué ce poison moi-même ; c'est un des plus violents qui soient connus ; il se nomme atropine.

Voyant que Georgette l'écoutait avec curiosité, il continua :

—L'atropine est un alcaloïde qu'on retire de la belladone. Il y a dans chacune de ces fioles assez de poison pour tuer six ou huit personnes.

—Et l'on meurt tout de suite sans souffrir ? demanda Georgette.

—Si la dose est forte, l'asphyxie peut être instantanée ; mais, autrement, on peut vivre une heure et même plus après l'absorption de l'atropine. Cet empoisonnement est généralement suivi de pesanteur de tête, d'engourdissement, de stupeur. Les yeux s'ouvrent démesurément, la pupille se dilate, le regard est hébété ; on a des convulsions, le délire, des hallucinations étranges ; enfin on meurt après avoir enduré d'atroces douleurs.

—Oh ! c'est épouvantable, fit Georgette en frissonnant.

Elle s'approcha de la table pour l'essuyer, ses yeux tombèrent sur la carte de visite, et elle lut le nom de Georges Raynal. Elle laissa échapper un cri de surprise mêlé de terreur.

—Qu'avez-vous ? lui demanda Sarrue.

—Jacques, cette carte, comment se trouve-t-elle là ?

—Cette carte est celle d'un ami que je n'ai pas vu depuis trois ans. Hier, en mon absence, il est

me voyait, s'il apprenait seulement que j'existe encore, je serais désespérée !

—Georgette, vous ne refuserez pas de m'expliquer.....

—Je ne puis rien vous dire, mon ami, rien ; ce serait vous révéler ce secret que je vous ai toujours caché.

Sarrue prit les deux mains de la jeune fille et, la regardant bien en face :

—Georgette, dit-il d'un ton grave, aujourd'hui Georges Raynal est capitaine et chevalier de la Légion d'honneur ; c'est par suite d'un chagrin d'amour qu'il s'est engagé autrefois. Georgette, c'est vous qu'il aimait !

—Un sourire doux et triste effleura les lèvres de la jeune fille.

—Si vous aviez pris le temps de réfléchir, Jacques, vous ne m'auriez pas dit cela, répondit-elle. Je n'ai pas encore vingt ans, et il y a dix ans que Georges Raynal s'est fait soldat.

Le poète se frappa trois fois le front.

—Ah ! pardonnez-moi, Georgette, dit-il ; décidément il y a des moments où je suis tout à fait stupide. Je ne vous interroge plus ; je n'oublie pas que je vous ai promis de respecter votre secret. Vous le voulez, je ne parlerai pas de vous à Georges Raynal.

—Merci, Jacques, merci.

Tout était en ordre et propre dans la mansarde. Ils se mirent en route pour Boulogne où ils arrivèrent un peu avant onze heures.

Comme ils tournaient à l'angle de la rue Fessart, la princesse Ramidoff et Maurice Vermont remontaient en voiture.

—On dirait que ce monsieur et cette dame sortent de chez madame Bertin, dit Georgette à Sarrue.

—C'est possible, répondit le poète.

Le cocher ayant agité seulement les guides de ses chevaux, ceux-ci partirent au grand trot. La calèche passa devant Georgette et Sarrue avec la rapidité de l'éclair. Mais la jeune fille avait eu le temps de voir la figure des deux fiancés. Elle poussa un cri étranglé, une pâleur livide couvrit son visage, et, prise d'un tremblement convulsif, elle tomba à demi évanouie dans les bras de Sarrue.

Maurice et la princesse n'avaient vu ni Sarrue, ni Georgette ; ils n'entendirent pas non plus le cri de la jeune fille. Quant à Sarrue, qui n'avait pas reconnu Maurice, il ne pouvait s'expliquer la cause du malaise subit de Georgette.

Cependant la jeune fille revint à elle en jetant de tous

les côtés des regards effarés.

—Lui, Maurice ! murmura-t-elle avec égarement, lui avec... Oh ! pourquoi suis-je née ?

Sarrue saisit son bras, et la secouant doucement : —Georgette, que dites-vous donc ? lui demanda-t-il.

Elle le regarda comme étonnée qu'il fût près d'elle. Puis, après avoir passé ses deux mains sur son front, elle lui dit :

—Dans cette voiture qui vient de passer, vous n'avez donc pas vu...

—J'ai vu un homme et une femme, répondit-il.

—Eh bien, cet homme, Jacques, cet homme, c'est Maurice !

—Oh ! ne croyez pas cela, Georgette ; vos yeux ont été trompés par quelque ressemblance.

—C'est lui, vous dis-je ! s'écria-t-elle avec véhémence. Jacques, Maurice n'est pas mort !



Georgette poussa un cri étranglé et tomba évanouie dans les bras de Sarrue.—(Page 97, col. 3).

venu pour me voir ; il doit revenir tantôt.

—Ainsi, reprit Georgette d'une voix tremblante, M. Georges Raynal est votre ami ?

—Georgette, vous connaissez donc aussi Georges Raynal.

—Oui, je le connais.

—Depuis longtemps ?

—Depuis mon enfance, Jacques.

—En vérité ! Eh bien, Georgette, aujourd'hui vous verrez Georges Raynal ; ah ! c'est lui qui sera surpris.

—Non, non, Jacques, s'écria-t-elle effrayée, je ne veux pas le voir, je ne veux pas qu'il sache que vous me connaissez..... Vous m'aimez comme si j'étais votre sœur, continua-t-elle prête à sangloter ; eh bien, au nom de votre amitié, je vous supplie de ne point parler de moi à M. Georges Raynal. Jacques, il s'agit de mon repos ; si Georges Raynal

Sous le regard ardent de Georgette, il détourna la tête et se mit à trembler.

— Jacques, reprit-elle d'une voix saccadée, Maurice existe, vous le saviez et vous ne me l'avez pas dit !

Ne sachant quoi répondre, Sarrue baissa la tête et resta silencieux.

— Ah ! maintenant, s'écria-t-elle, mon malheur est bien complet ; j'ai bu le calice jusqu'à la lie !

— Georgette, hasarda timidement Sarrue, j'ignorais que Maurice Vermont fût à Paris, je vous le jure !

— C'est bien, répliqua-t-elle sourdement, je sais depuis longtemps que je suis perdue !

Et retrouvant subitement toute son énergie, elle se redressa en disant :

— Venez, Jacques, venez...

Madame Bertin fut très étonnée de voir arriver Georgette et Sarrue, et plus étonnée encore de voir la douleur de la jeune fille. De son côté, Sarrue paraissait frappé de stupeur. La brave femme les regardait tous deux, n'osant prononcer un mot et ne sachant que penser.

Au bout d'un quart d'heure, Georgette étant parvenue à se calmer, elle essuya ses yeux et, se tournant vers la vieille femme, elle lui dit :

— Madame Bertin, tout à l'heure, comme nous entrions dans la rue, un monsieur et une dame montaient dans une belle voiture arrêtée devant votre porte ; il nous a semblé que ces personnes sortaient de chez vous.

— C'est vrai, répondit la bonne femme, qui n'osa pas mentir.

— Est-ce que vous connaissez ce monsieur et cette dame, madame Bertin ? demanda Sarrue.

— J'ai vu le jeune homme aujourd'hui pour la première fois, et ce n'est pas plus tard qu'hier que la dame m'a rencontrée par hasard au Bois avec l'enfant. Le petit jouait dans le sentier qu'elle suivait ; elle s'est arrêtée, l'a trouvé joli comme toutes les personnes qui le voient, et elle l'a embrassé. Nous avons causé un instant ; voyant qu'elle paraissait s'intéresser beaucoup à l'enfant, je n'ai pas cru devoir lui cacher que ses parents étaient de pauvres ouvriers, ainsi que vous me l'avez dit, monsieur Sarrue. Alors elle m'a donné une pièce d'or pour acheter quelque chose au petit, et après m'avoir demandé où je demeurais, elle s'en est allée en me disant qu'elle viendrait me faire une visite.

— Elle est arrivée ce matin, vers dix heures et demie, avec le jeune monsieur, qui, paraît-il, s'appelle aussi Maurice. Ils ont fait tous les deux beaucoup de caresses à l'enfant. Je leur ai dit que j'avais pris l'enfant à cause de vous, monsieur Sarrue ; et croyant faire plaisir au jeune monsieur, dans l'intérêt des parents du petit, je lui ai donné votre adresse pour qu'il puisse vous demander des renseignements qu'il désire avoir.

— Madame Bertin, dit Sarrue un peu durement et en fronçant les sourcils, vous avez eu tort de donner mon adresse.

— Mon Dieu, monsieur Sarrue, répliqua-t-elle, je ne pouvais pas penser que je faisais mal.

— Aussi je vous excuse, madame Bertin. C'est fait, n'en parlons plus.

— Ces personnes vous ont-elles dit leur nom ? demanda Georgette.

— Oui. Voyons que je me rappelle : le monsieur se nomme Maurice... Maurice... Maudite mémoire ! quand on devient vieux, on n'en a plus du tout.

— Maurice Vermont, dit Georgette d'une voix éteinte.

— Oui, c'est bien cela : M. Maurice Vermont...

— Est-il le mari de la dame ? demanda encore Georgette, en appuyant ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Quant à ça, je ne saurais le dire : pourtant, je ne crois pas : il l'a appelée madame la princesse.

— Oh ! princesse, princesse ! répéta Georgette d'une voix étouffée et avec un accent singulier.

— Loff, coff, roff, noff, doff, reprit madame Bertin, cherchant à se rappeler ; le nom m'échappe encore, mais c'est un nom en off, un nom russe.

— Russe ? fit Georgette.

Ils restèrent environ deux heures à Boulogne. Georgette avait besoin de reprendre ses forces. Ils étaient à jeun tous les deux : la vieille dame voulut absolument leur faire prendre quelque chose.

Georgette mangea peu ; cependant, après avoir bu un verre de vin, elle se sentit beaucoup mieux.

En revenant à Paris, Sarrue dit :  
— Georgette, quelles sont vos pensées ? communiquez-les-moi. Je sens que je dois agir pour vous ; à nous deux, Georgette, nous trouverons ce qu'il faut faire.

Elle secoua tristement la tête.

— Laissez-moi réfléchir, Jacques, dit-elle ; jusqu'à présent mes pensées ne me conseillent rien.

## XVI

Exact au rendez-vous qu'il avait donné à Jacques Sarrue, à quatre heures précises Georges Raynal entra dans la mansarde du poète.

Celui-ci tendit la main au capitaine ; mais, Georges ayant ouvert ses bras, le pauvre timide comme deux frères.

— Mon cher Sarrue, dit Georges, quel plaisir, comme c'est bon de revoir un ami !

— C'est vrai, répondit le poète, très ému. Ah ! vous êtes un noble cœur, Georges !

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Vous comprenez mon émotion, n'est-ce pas ? reprit-il. Ah ! je ne saurais vous exprimer ce que j'éprouve de joie en vous voyant ici, vous, dans ce

— En effet, mon cher Sarrue, dit le capitaine en jetant les yeux autour de lui, vous êtes bien mal logé.

— Je me loge comme je peux, Georges ; mais c'est pour moi que vous êtes ici, pour moi seul, et non pour voir des lambris dorés.

— Oui, mon cher Sarrue ; allez, qu'on le trouve dans un riche appartement ou dans une mansarde, on doit être fier toujours d'avoir un ami tel que vous.

— Vos paroles me consolent de ma pauvreté.

— Vous la supportez dignement, Jacques.

— Je le crois, mais ce n'est pas sans souffrir ; j'y suis habitué pourtant, mais c'est égal, le fardeau est pesant.

— Ainsi, mon brave Sarrue, lutteur déterminé, cherchant à vaincre à tout prix, vous êtes toujours debout au milieu de l'arène ?

Un sourire amer crispa les lèvres du poète.

— Il y a longtemps que je suis terrassé, répondit Sarrue ; j'ai vu envoler une à une toutes mes illusions... je ne crois plus aux chimères du succès et de la gloire.

— Jacques, vous m'effrayez. Etes-vous donc découragé à ce point ?

— Je n'ai plus de courage, Georges ; il s'en est allé avec mes illusions. Maintenant je n'ai plus à souhaiter qu'une chose.

— Laquelle ?

— Ne pas mourir de faim !

— Ah ! mais c'est affreux ce que vous me dites là ! Malheureux ! vous n'avez peut-être pas mangé aujourd'hui ?

— Si, Georges, si, j'ai déjeuné ce matin, j'ai même bu du vin. Oui, j'ai déjeuné aujourd'hui, il y a plus de deux mois que je ne déjeune plus ; Georges, pardonnez-moi ces tristes aveux que je vous fais. Ah ! si vous m'aviez trouvé hier, je ne vous aurais pas parlé ainsi, non, je ne vous aurais pas dit cela, je vous aurais menti !

— Aujourd'hui, voyez-vous, continua-t-il en se frappant la poitrine, j'ai là quelque chose.....

Un sanglot s'échappa de sa poitrine.

Georges comprit que le poète était sous le coup d'une immense douleur. Il s'empara de ses deux mains et d'une voix affectueuse :

— Jacques, dit-il, qu'avez-vous ? Confiez-moi votre peine.

— Ah ! s'écria Sarrue, nul plus que vous ne serait digne de tout savoir : malheureusement je n'ai pas le droit de parler, je ne peux rien vous dire.

— En ce cas, Jacques, je ne vous interroge plus ; mais si je ne puis connaître la cause de votre douleur, si je ne puis guérir la plaie de votre cœur, je veux vous venir en aide autrement. Je savais que vous n'étiez pas heureux, que vous n'aviez plus de leçons et que vous aviez vainement offert à plusieurs journaux vos poésies et des articles.

C'est le directeur d'une revue où vous avez écrit qui m'a donné votre adresse hier matin. Mon cher Sarrue, je ne suis pas venu seulement pour

vous voir et vous donner un témoignage de mon estime et de ma sincère amitié, mais pour dire aussi que votre triste position va changer.

— Merci, Georges ; vous avez raison de chercher à me consoler : il me reste si peu d'espoir !

— Avant tout, mon cher Sarrue, j'ai besoin de savoir quelque chose, et je vous prie de répondre avec votre franchise habituelle aux questions que je vais vous adresser.

— Vous pouvez me poser vos questions, Georges.

— Savez-vous que depuis huit mois notre ami Maurice Vermont demeure à Paris ?

Sarrue ne put s'empêcher de tressaillir.

— J'ai appris ce matin même que Maurice Vermont était à Paris, répondit-il, mais je ne savais pas qu'il fût revenu depuis huit mois.

— Vous a-t-on dit où il demeurait ?

— Non.

— Connaissez-vous le changement qui s'est fait brusquement dans sa position ?

— Je ne sais rien, Georges.

— Ainsi vous ignorez que Maurice Vermont est devenu riche, qu'il est sept ou huit fois millionnaire ?

— Je l'ignorais ; j'en suis heureux pour Maurice Vermont, répondit froidement Sarrue.

— Voyons, Jacques, vous n'avez donc plus entendu parler de Maurice depuis son départ de Paris au commencement de l'année 1870 ?

— J'ai pu entendre parler de lui, Georges, mais j'ignorais absolument ce qu'il était devenu.

— Est-ce qu'il ne vous a pas prévenu avant de quitter Paris ?

— Non. J'ai appris son départ par sa concierge. D'après ce qu'elle m'a dit, une vieille femme est venue trouver Maurice Vermont et l'a emmené.

— Eh bien, mon cher Sarrue, puis que vous ne savez rien, écoutez-moi.

Et Georges Raynal lui raconta, aussi brièvement que possible, l'histoire de Manette Biron, la rebouteuse des Huttes, celle de Thomas, le fermier des Ambrettes, et comment Maurice Vermont, par des actes de rétrocession, était devenu propriétaire du château de Salerne et des autres domaines acquis par Thomas, surnommé le riche, avec le pri

diamants.

Jacques Sarrue écouta ce récit avec la plus grande attention.

— J'apprends tout cela avec plaisir, dit-il, quand Georges cessa de parler : c'est la preuve qu'il y a encore en France beaucoup plus d'honnêtes gens qu'on ne pense.

— Maurice est donc revenu à Paris, reprit le capitaine ; il a acheté avenue d'Eylau, tout près de l'Arc de Triomphe, un magnifique hôtel. Il est installé princièrement. Il s'est entouré d'un luxe merveilleux ; il ne regarde pas à la dépense, sa fortune le lui permet. Vous vous demandez sans doute, mon cher Sarrue, si ébloui par la fortune, étourdi par sa nouvelle existence, le cœur de Maurice est resté jeune et bon. Eh bien, oui, Jacques, Maurice est toujours le même, meilleur peut-être.

Sarrue eut un sourire singulier.

— Il est toujours le joyeux compagnon, simple, affectueux, bon, loyal, généreux, sans prétentions et sans fierté, que vous avez connu, continua Georges. En arrivant à Paris, il y a quelques jours, je suis descendu à l'hôtel Vermont où ma chambre m'attendait. En ce moment, la vieille Manette Biron est aussi chez Maurice. Nous allons y rester quelque temps, car je dois vous dire Jacques, que notre ami est à la veille de se marier.

Un double éclair jaillit des yeux de Sarrue.

— Ah ! il va se marier, fit-il d'une voix frémissante.

— Oui, répondit le capitaine, qui ne remarqua point l'effet produit par ses paroles, il va se marier, dans trois semaines au plus tard. J'en suis véritablement heureux et la vieille Manette aussi. Maurice est trop riche pour rester garçon, et puis il est comme tous les hommes jeunes qui n'ont pas abusé de la vie ou qui n'ont jamais eu de déception en amour, il a besoin d'aimer et d'être aimé.

— Naturellement, il fait un riche mariage ?

— Comparativement à lui, la future est presque pauvre ; seulement elle est princesse.

— Ah ! princesse !

— C'est une Polonaise, née de parents français. Elle a épousé très jeune un Russe, le prince Ra-

midoff ; c'est donc une veuve, mais une veuve jeune et merveilleusement belle.

Sarrue éprouvait un malaise qu'il avait beaucoup de peine à cacher.

—Alors, Maurice Vermont aime cette princesse ? interrogea-t-il d'une voix oppressée.

—S'il l'aime ! répondit Georges, il l'adore, il en est fou !

Sarrue laissa échapper un gémissement.

—Mon Dieu ! Jacques, s'écria le capitaine, vous souffrez, vous êtes tout pâle !

—Une douleur très vive que je viens de sentir là, au cœur ; mais ce n'est rien, c'est déjà passé.

Et le malheureux, faisant un violent effort sur lui-même, montra à Georges un visage souriant.

Après un moment de silence, le capitaine reprit :

—Maintenant, mon cher Sarrue, je reviens aux questions que je voulais vous adresser tout à l'heure. En quittant Paris, Maurice ne vous a pas cherché. Depuis qu'il y est revenu, il n'a pas cherché à vous revoir et pendant plus de deux ans il vous a laissé ignorer complètement ce qu'il était devenu. Permettez-moi de vous dire, Jacques, que connaissant Maurice, je ne puis m'expliquer sa conduite à votre égard.

Je ne suis pas seulement surpris, je suis on ne peut plus affecté de cela, Jacques, il est certain qu'il y a eu rupture entre vous. Que s'est-il passé ? J'ai interrogé Maurice à ce sujet, il a refusé de me répondre. Mais j'ai besoin de savoir la vérité, et c'est vous qui me direz tout. Sarrue, ne me cachez rien ; que s'est-il passé entre vous et Maurice ?

Le poète baissa tristement la tête.

—Jacques, vous ne me répondez pas, dit Georges. Je comprends, les torts sont du côté de Maurice, il vous a blessé, offensés.

—Je n'accuse pas M. Vermont, répondit M. Sarrue ; il est vrai qu'il y a eu rupture entre nous ; mais il y a eu des torts des deux côtés.

—Enfin, vous me dites quelque chose ; je suis content de savoir cela. J'ai un projet, Jacques, un projet que vous devinez, sans doute ; mais pour qu'il réussisse, il est nécessaire que je connaisse la cause de cette rupture et quels sont vos torts réciproques.

—Georges, j'ai le regret de ne pouvoir rien vous dire.

—Quoi ! vous refusez de m'apprendre...

—Oui.

—Pourquoi ?

—Je ne puis parler, j'ai promis de garder le silence. Tout à l'heure, Georges, vous m'avez vu pleurer ; eh bien, ce que vous désirez savoir est le sujet de ma douleur et de mes larmes.

—Est-ce possible ? Auriez-vous donc quelque chose à vous reprocher ?

—Autrefois, répondit le poète, en dressant fièrement la tête, je me suis adressé des reproches ; aujourd'hui, autant que je le peux, je remplis mon devoir !

—Jacques, c'est dans votre intérêt que je vous interroge ; je vous en prie, dites-moi la vérité.

—Ce secret douloureux appartient plus à M. Vermont qu'à moi ; du moment qu'il a refusé de vous le faire connaître, ce n'est pas à moi à vous l'apprendre.

—Tenez, sans le vouloir vous me faites cruellement souffrir, car toutes sortes d'inquiétudes pénètrent en moi. Si seulement je pouvais soupçonner quelque chose, avoir un indice ; mais non, vos paroles sont autant d'énigmes, et je ne crois pas qu'on puisse les interpréter autrement qu'en redoutant ce qu'elles cachent. Jacques, c'est donc bien grave ?

—Oui, très grave !

—Ce qui veut dire que vous ne pardonnez pas à Maurice ?

Sarrue ne répondit pas.

—Pourtant, mon intention était de vous rapprocher ; je voulais vous prendre par la main pour vous conduire moi-même à l'hôtel Vermont. Vous êtes pauvre, Jacques, et Maurice est immensément riche. Certes, quand dans sa générosité il donne peut-être soixante mille francs par an à des nécessiteux qu'il ne connaît pas, j'avais le droit de penser que, liés par notre serment d'autrefois, le devoir de Maurice était de vous aider sans que votre fierté puisse s'y refuser.

Jacques Sarrue sursauta et ses yeux étincellèrent.

—Recevoir quelque chose de M. Maurice Vermont, moi ! s'écria-t-il, ah ! j'aimerais mieux tendre la main, en plein jour, sur le boulevard des Italiens !

—Ainsi, vous le regardez tout à fait en ennemi ?

—Non, Georges ; mais comme un homme sans cœur et sans honneur !

—Ah ! par exemple, s'écria l'officier en bondissant sur ses jambes, voilà des paroles que je ne m'attendais pas à entendre sortir de votre bouche ! Jacques, il faut que vous m'en donniez l'explication.

Sarrue s'était levé aussi. Sa figure était cramoisie et tout son corps tremblait.

—Vous pouvez les reporter à Maurice Vermont, répliqua-t-il d'un ton énergique ; s'il vous prouve que j'ai eu tort de les prononcer, revenez ici, Georges, et alors je vous suivrai, et devant vous je lui demanderai pardon !

—Tout cela me jette dans une grande perplexité, dit tristement le capitaine ; je crois maintenant plus que jamais qu'une explication franche et loyale est nécessaire entre vous et Maurice. Jacques, je vous le demande encore une fois, venez avec moi.

—Merci, Georges, répondit Sarrue avec émotion, en prenant la main de l'officier ; je comprends le sentiment qui vous fait agir et je vous dis : C'est bien, ce que vous faites ! Je ne puis vous accompagner chez M. Vermont ; mais si dans quelques jours, demain peut-être, je me décide à lui faire une visite, je ne craindrai pas de me présenter seul devant lui.

—Jacques, c'est presque une promesse, cela, s'écria le capitaine ; vous viendrez, n'est-ce pas ?

—Oui, je crois que j'irai.

—A la bonne heure ! Faudra-t-il le prévenir ?

—Non, ne lui dites rien.

—Mon cher Sarrue, reprit Georges, je n'oublie pas l'aveu que vous m'avez fait de votre situation que je revienne, prenez ces deux louis... Ce n'est pas un prêt, moins encore une aumône, c'est un frère qui donne à son frère !

Le poète fit un mouvement pour repousser la main de l'officier. Mais il pensa à Georgette qui était sans argent, qui n'avait plus de linge, plus de chaussures à se mettre aux pieds, et dont la dernière robe était couverte de reprises.

Refolant dans sa poitrine un sanglot qui montait à sa gorge :

—Merci, Georges, dit-il d'une voix oppressée, le frère accepte le don du frère !

Le capitaine s'en alla.

Jacques Sarrue se laissa tomber sur un siège, prit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer comme un enfant.

## XVII

Le soir, Jacques Sarrue trouva Georgette très abattue ; il vit sur ces joues pâlies des lignes luisantes et devina sans peine qu'elle avait pleuré depuis le retour de Boulogne.

Elle avait fait une soupe sans beurre avec des pommes de terre écrasées ; elle la mit sur la table avec un restant de bœuf bouilli de la veille.

—Je n'ai que cela à vous donner ce soir, dit-elle ; mais je vais travailler jusqu'à minuit ; demain je me lèverai de bonne heure, je rendrai mon ouvrage à cinq heures, je recevrai cinq francs, nous dînerons mieux demain soir.

—Oui, nous dînerons mieux, répondit-il, et vous pourrez même vous acheter quelques-unes des choses dont vous avez un si pressant besoin. Tenez, continua-t-il, en posant sur la table les deux pièces d'or de Georges Raynal, voilà quarante francs.

—Jacques, vous avez encore vendu quelque chose !

—Non, je vous assure ! C'est de l'argent qu'on me devait et qu'on m'a donné ce soir.

—Ah ! reprit-elle en soupirant, quelle lourde charge je suis pour vous !

—Georgette, quand vous me parlez ainsi vous ne savez pas le mal que vous me faites ; c'est comme si vous me disiez : " Je ne veux plus rien accepter de vous. "

Elle lui prit la main et lui tendit son front sur lequel il mit un baiser. Alors, presque gaiement, il reprit :

—Vous ne savez pas, Georgette, vous vous

achèterez un jupon blanc, des mouchoirs, une robe, une paire de bottines et un joli chapeau.

—J'achèterai tout cela un peu plus tard, Jacques ; je puis encore attendre.

—Non, non, vous achèterez cela demain, et tout de suite vous ferez votre robe ; je veux que vous soyez belle dimanche pour aller à Boulogne voir madame Bertin.

—Vous ne réfléchissez pas, Jacques, que, si je fais ces achats, il ne restera plus rien pour acheter du pain.

Après un court silence, et comme subitement inspiré, Sarrue répondit d'un ton grave :

—Dieu existe toujours, je compte sur sa Providence !

Ils se mirent à table, en face l'un de l'autre, et mangèrent silencieusement.

Quand Georgette eut débarrassé et essuyé la table, elle prit son ouvrage. Sarrue réfléchissait, le coude appuyé sur la table, et la tête dans sa main.

—Oui, se disait-il, j'irai voir Maurice Vermont, et cela dès demain ; je veux lui dire en face, une seconde fois, ce que je pense de lui et de sa conduite. Ah ! je ne serai pas ébloui par son luxe, et sa magnificence ne m'intimidera point.

—Jacques, lui dit tout à coup Georgette, vous ne me dites pas si vous avez vu M. Georges Raynal.

—Je l'ai vu, Georgette ; nous avons causé longuement ensemble.

—Jacques, vous ne lui avez pas parlé de moi, n'est-ce pas ?

—Vous me l'aviez défendu. Georges Raynal m'a appris plusieurs choses étonnantes...

—Quoi donc ? fit Georgette avec anxiété.

—Je dois vous dire, d'abord, que Georges Raynal est l'ami intime de Maurice Vermont.

—Elle poussa un cri d'effroi et ses deux bras tombèrent sans résistance.

—Oh ! rassurez-vous, reprit vivement Sarrue ; Maurice ne lui a point parlé de vous ; ah ! il s'en est bien gardé !

—Savez-vous comment ils se sont connus, Jacques ?

—Oui. La première fois que vous avez vu Maurice, vous ne l'avez certainement pas oublié, c'était un soir ; je l'ai amené pour dîner avec nous, à la fortune du pot, comme on dit. Ce jour-là, Georgette, nous nous étions rencontrés lui, Georges Raynal et moi, au bois de Vincennes devant le cadavre d'un homme qui venait de se suicider.

—Oh ! fit Georgette.

—C'est là que prit naissance notre triple amitié, continua Sarrue ; et nous nous jurâmes d'être tous dévoués, les uns pour les autres, le surlendemain, après l'enterrement du suicidé... qui se nommait le marquis de Soubreuil...

La jeune fille sursauta et laissa échapper un sourd gémissement.

—Maintenant, reprit Sarrue, vous allez voir combien cette rencontre au bois de Vincennes, qui vous a été si fatale à vous, a été heureuse pour Maurice Vermont. Si j'ai bien entendu vos paroles de ce matin, vous êtes du même pays que Georges Raynal.

—Oui, Jacques, nous sommes nés dans le même village.

—En ce cas, Georgette, vous avez dû connaître ou entendre parler d'une vieille femme appelée Manette Biron et d'un honnête fermier nommé Thomas.

—J'ai connu Manette Biron, qu'on appelait aussi la rebouteuse des Huttes, et j'ai connu le fermier Thomas, répondit Georgette d'une voix tremblante.

—Eh bien, Georgette, ce que vous ne savez pas, sans doute, c'est que cette pauvre rebouteuse est une femme admirable, une sainte, et que le fermier Thomas est le plus honnête homme qu'il y ait au monde !... Ecoutez ceci : Pendant un grand nombre d'années Manette Biron a habité dans l'Inde, où elle était la dame de compagnie, l'amie, l'associée plutôt, d'un illustre médecin, lequel était le grand-père de Maurice Vermont. Le docteur mourut et Manette Biron revint en France avec la fortune amassée, qui consistait principalement en diamants et d'autres pierres précieuses dont une cassette était pleine.

—Le malheur avait frappé la mère de Maurice

elle était partie en Amérique avec son enfant et Manette Biron la chercha vainement pour lui remettre la fortune gagnée par son père. Que fait alors la vieille femme? Elle s'installe dans la cabane où elle est née, se fait passer pour misérable, et, ayant chez elle des millions, on voit la pauvre rebouteuse, couverte de haillons, s'en aller soigner les malades, panser les blessures, soulager et souvent guérir. Elle conseille, elle console, elle encourage. Et comme il y a autour d'elle beaucoup de pauvres gens elle se cache pour leur faire du bien, et ils ne se doutent point d'où viennent les secours qu'ils reçoivent.

— Pour faire mieux encore, Manette Biron veut que la fortune qu'elle a entre les mains fructifie. Il y a dans le pays un pauvre cultivateur appelé Thomas; elle le choisit pour son dessein. Elle lui donne de l'argent, lui fait acheter une ferme, d'abord, puis un château, puis d'autres fermes encore. Georgette, vous devez connaître ces domaines?

— Oui, répondit la jeune fille, qui pleurait à chaudes larmes; je connais le château de Salerne, les fermes de l'Étang et des Terres-Blanches et j'ai vécu plusieurs années aux Ambrettes chez le bon fermier Thomas.

— Est-ce donc aux Ambrettes que vous avez été élevée?

— Oui, Jacques, à partir de l'âge de dix ans.

— Et vous étiez là au même titre que Georges Reynal?

— J'ai eu comme lui Manette Biron pour protectrice.

Sarrue resta un moment silencieux. Il réfléchissait.

— Un jour, reprit-il, Georges obtint un congé pour aller voir ses amis aux Ambrettes; il prononça par hasard le nom de Maurice Vermont devant la vieille Manette qui le cherchait depuis dix-sept ans. Vous devinez le reste, Georgette. Vous savez qu'une vieille femme est venue trouver Maurice et qu'il est parti avec elle. C'était Manette Biron. Elle l'a emmené à Salerne et l'a mis en possession de sa fortune qui est considérable. Aujourd'hui, Maurice Vermont est le véritable propriétaire du château et des domaines de Salerne et de la ferme des Ambrettes.

La tête de la jeune fille s'était penchée sur sa poitrine haletante.

— Georgette dit Sarrue, si vous m'y autorisez, j'irai trouvé Maurice Vermont.

Elle se redressa brusquement.

— Et que lui direz-vous, Jacques? demanda-t-elle.

— Ce que je lui dirai? Je lui dirai la vérité; que vous l'aimez toujours, que vous êtes malheureuse.

La suite au prochain numéro

**NOTRE NOUVEAU FEUILLETON**

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman émouvant, pathétique et touchant, qui sera vivement apprécié.

Allez chez **COUTLÉE & CIE**, pour acheter une machine à coudre Raymond, garantie pour 10 ans.

Si vous désirez changer ou acheter pianos ou orgues de première classe garantis pour 6 ans, allez chez **COUTLÉE & CIE**.

Si vous voulez que votre machine à coudre soit légère, envoyez-la chez **COUTLÉE & CIE**, ou toutes espèces de réparations sont faites promptement et à bon marché. N'oubliez pas l'adresse, 80 rue Saint-Laurent, Montréal.

**LES NOUVEAUX**

—VENANT D'ARRIVER—

Depuis 25 cents la livre en montant

Aussi un assortiment considérable de présents nouveaux en vaisselle et verrerie

Ces fés depuis 25 cents la livre en montant

THE LIQUOR TEA COMPANY

GEO. BRISTOL, 177, Rue St-Laurent

**T. R. BARBEAU**  
Marchand - Tailleur Fashionnable

HOMMAGE AU MÉRITE

O mon habit, que je vous remercie!  
C'est ainsi que débute le charmant poète Sedaine en racontant tous les honneurs, les prévenances et les saluts que lui ont valu son bel habit qu'il vient de mettre pour la première fois.

C'est à son habit, à son excellente coupe, à sa distinction et son élégance, qu'il doit d'être reçu partout et d'être bien accueilli.

L'habit joue, en effet, un grand rôle dans la vie. Etre bien mis, c'est la moitié du succès, une mise soignée ouvre toutes les portes, et c'est grâce à son habit qu'un homme doit souvent sa situation et... la main d'une riche héritière.

M. Tancrède Barbeau, marchand-tailleur, de la rue Notre-Dame, possède toutes les qualités et toutes les ressources voulues pour vous habiller à la dernière mode et avec la plus grande élégance.

Grâce à son énergie, à son travail et à sa connaissance des affaires, il a su parvenir à se créer une belle position au premier rang du commerce de notre ville. Etabli depuis 1860, il a gagné la confiance de ses clients, et on est certain d'avance des produits de sa maison.

Son magasin ne contient que des marchandises de premier choix, qu'il importe des meilleures fabriques françaises, anglaises et américaines. M. Barbeau fait un chiffre d'affaires considérable avec la célèbre manufacture Wm. et G. N. Shaw, de Huddersfield (Angleterre), ce qui lui permet de vendre des articles de premier ordre à des conditions très avantageuses.

Partout où M. Barbeau a exposé, il a été traité par les juges avec la plus grande distinction, et a reçu les plus hautes récompenses. C'est un hommage dû au mérite et on sait que les juges des expositions ne sont pas prodiges de leurs compliments.

A part son département de hardes faites M. Barbeau a, un atelier de vêtements faits sur mesure qui est sous la direction de M. Isidore Dragon, le coupeur si avantageusement connu.

Depuis plusieurs années, sur la demande d'un grand nombre de clients, M. Barbeau a ajouté un rayon spécial de chapeaux et fourrures, et le succès a couronné cette nouvelle entreprise, grâce au soin qu'il a pris de n'avoir que des articles élégants, solides et à bon marché.

Les premiers vents froids d'automne commencent à faire laisser de côté les légers vêtements d'été pour prendre des habits plus chauds. C'est le moment de penser à se faire faire du neuf, et nous croyons de notre devoir de conseiller à nos lecteurs de choisir la maison Barbeau, qui se chargera de vous habiller élégamment et à bon compte.

Nous devons en effet encourager nos bons commerçants canadiens qui ont fait leurs preuves et qui ont su se créer un renom dans le monde des affaires.

Allons chez Barbeau, No 1899, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel Balmoral.

Médaille d'argent et médaille d'or

**1899, RUE NOTRE - DAME**  
En face de l'hôtel Balmoral

**ACADEMIE DE MUSIQUE**

HENRY THOMAS Locataire-Gérant  
Une semaine et matinée, **SAMEDI**, commençant  
**LUNDI**, 4 Octobre

Le grand événement dramatique de la saison, représentation de la célèbre actrice

**ROSE COGHLAN**

supporté par l'artiste de renom, Frédéric de Belleville, et la plus forte troupe dramatique actuellement en voyage, sous la direction de Clinton J. Edgerly. Les pièces suivantes seront produites pendant la semaine: — Lundi, "School for Scandal"; Mardi, "London Assurance"; Mercredi, "As you like it"; Jeudi, "School for School"; Vendredi, "Scrap of Paper"; Samedi (matinée), "Lady of Lyons." Pour samedi soir, un grand programme sera annoncé ultérieurement.  
La vente des sièges est commencée depuis ce matin chez Nordheimer.

**THEATRE ROYAL**

SPARROW & JACOBS Propriétaires-Gérants  
POUR UNE SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 4 OCTOBRE

Le dernier succès à Londres et à New-York par Henry Pettit, écrivain, auteur de *The World*, intitulé

**"TAKEN FROM LIFE"**

Comédie en cinq actes représentée par la compagnie dramatique de PHOSA MCALISTER, avec les scènes originales du Théâtre de Wallak, New York.

Le plus Grand Attrait de la Saison

PRIX POPULAIRES: 10, 20 ET 30 cents.

Il nous fait plaisir d'informer le public que l'ouverture des cours d'économie politique de

**M. SAVARY,**

notre grand économiste, nous avons l'intention de nous arranger avec ce monsieur pour qu'il nous donne une série de leçons sur les avantages qu'il y a d'acheter ses porcelaines, verreries, poteries, coutelleries, lampes, malles, délabres, etc., à la véritable maison, où l'acheteur fait une étonnante économie, c'est-à-dire la maison **L. DENEAU, 9028, rue Notre-Dame, Montréal.**

**CHESTER'S CURE!**



Pour la  
L'Asthme  
Bronchites  
Catharre  
Toux  
Rhumes  
Enrouements  
Etc, etc.

**LE GRAND REMEDE CANADIEN**

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien.  
Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix.  
Adressez :

**W. E. CHESTER,**

461, — Rue Dorchester, Montréal, — 461

Prix : grande bouteille..... \$1.00  
petite bouteille..... 50

**DÉFI DE MILLE PIASTRES**

M. J. B. Leduc, herboriste, de cette ville, lance un défi de mille piastres pour la guérison d'aucun cas de la coqueluche, avec son remède infaillible pour la coqueluche portant le nom sur son brevet "**LEUCO'S WHOOPING COUGH SURE CURE**," qui possède l'efficacité de guérir le croup, la diphthérie, l'arthrite et tous les maux d'estomac connue comme incurables.  
En vente au No 634, rue Saint-Laurent, Montréal, et dans plusieurs pharmacies.